

1° R  
1104

BIBLIOTHEQUE  
LOUIS FERRAND

N° 3913

Achat des Musées Nationaux  
Musée des Arts et Traditions Populaires

4  
HISTOIRE 10R  
1104  
DE S. 13. 1  
PIERRE  
DE  
PROVENCE  
ET DE LA BELLE  
MAGUELONNE.



---

A BEAUVAIS,  
Chez DIOT, Imprimeur-Libraire et Pa-  
petier, Rue de la Taillerie, N.º 66f.

1817





HISTOIRE  
DE PIERRE  
DE PROVENCE  
ET DE LA BELLE  
MAGUELONNE.

*Comme les barons et chevaliers de Provence  
firent un tournois par ordre du comte.*

Les barons et les chevaliers du pays firent un jour un tournois dont Pierre eut le prix, nonobstant qu'il y eut plusieurs chevaliers de diverses contrées, que le comte fetoya pour l'amour de son fils, et disaient tous que dans le monde il n'y en avait pas un pareil à Pierre, et il s'entretenaient les uns avec les autres à la cour du comte de plusieurs choses, spécialement de la grande beauté de Maguelonne, fille du roi de Naples, et disaient que pour l'amour d'elle, plusieurs chevaliers y étaient al-

*de Pierre de Provence.*

lés pour faire joutes et tournois; un chevalier dit à Pierre: vous devriez aller par le pays, pour voir le monde et pour en étudier les maximes.

Quand Pierre eut ainsi entendu parler le chevalier, et que par oui dire, il connaissait déjà l'excellente beauté de Maguelonne, il déterminâ en son cœur que s'il pouvait avoir congé de son père et de sa mère, il irait comme brave chevalier.

Quelques jours après que la cour fut partie, Pierre songeait à entreprendre son voyage, et comment il pourrait avoir licence de son père et de sa mère, qui ne savaient rien de son vouloir. Un jour, se trouvant avec son père et sa mère qui étaient seuls, Pierre se mit à genoux devant eux, et dit: Monsieur, et père, je vous supplie humblement qu'il vous plaise écouter les paroles de votre fils. Je crois et connais que vous m'avez nourri jusqu'ici avec un grand honneur et noblesse, car j'ai fait une grande espérance en votre hôtel, sans accroître mon honneur et valeur; comme ont fait les anciens princes, c'est pourquoi je voudrais, si c'était votre plaisir, de voir le monde; aussi me semble-t-il que ce sera votre honneur et profit, et pour ce, mon père, je vous prie de me donner congé. Quand le comte et la comtesse ouïrent ces paroles et la volonté de leur fils, ils furent fort fâchés. Son père lui dit: Pierre, vous savez que nous n'avons

A 2

point d'héritier ni de successeurs, que vous et n'avons autre espérance qu'en vous, que s'il vous arrivait quelque malheur, ( ce qu'à Dieu ne plaise, ) notre comté serait perdu. La comtesse lui dit aussi: Mon cher fils, vous n'avez pas besoin de chercher le monde pour acquérir l'honneur des princes et accroître en bien, vous n'avez besoin de biens, honneurs, armes, chevalerie, noblesse et beauté que prince du monde, et par-tout avez bonne renommée par votre valeur et noble Seigneurie, pourquoi avez-vous envie d'avoir tant de bien, mon fils? Pour quelle cause voulez-vous vous en aller et nous laisser; votre père et moi sommes anciens, et n'avons aucun plaisir en ce monde, sinon vous, ni autre consolation que celle de vous voir, et encore qu'il n'y eut autre raison, vous devez faire notre vouloir, car pour ceci, je vous prie, autant que je puis de n'en plus parler. Sitôt que Pierre entendit la volonté de son père et de sa mère, il fut couroucé, et baissa humblement les yeux, disant: je désire votre commandement; si c'étoit votre plaisir de me faire tant de grâce que de me donner congé, vous me feriez le plus grand plaisir que jamais vous puissiez faire car un jeune homme n'en vaut que mieux de voir le monde.

*Comme le comte et la comtesse donnèrent congé à Pierre leur fils, d'aller voir le monde.*

**L**E comte et la comtesse, considérant et voyant le bon propos de Pierre, ne savaient que dire ou lui refuser, ou lui octroyer sa demande. Pierre était toujours à genoux devant eux, en attendant une réponse, et quand il vit qu'ils ne répondaient, il dit encore: très-cher père, s'il plaisait à votre volonté de m'octroyer ma demande.

Alors, le comte répondit à Pierre: puisque vous avez si grande volonté, et qu'il n'est aucunement nécessaire que vous voyiez le monde, votre mère et moi vous donnons congé; mais ne faites rien qui déplaie et qui soit contraire à la noblesse; aimez Dieu, servez-le sur-tout, et gardez-vous de mauvaises compagnies; revenez le plutôt que vous pourrez, prenez or et argent, et ce qui vous sera nécessaire, avec les harnois et chevaux. Quand Pierre vit que son père et sa mère lui avaient donné congé, il les remercia très-humblement, et sa mère lui donna trois anneaux beaux et riches, dont il la remercia; puis il apprêta tout son fait, et prit des gentil-hommes et valets pour le servir: ensuite il prit congé de son père et de sa mère, qui l'exortèrent d'être toujours en bonne com-

pagnie, et de laisser les mauvaises, et qu'il se souvienne toujours d'eux. Alors Pierre partit le plus secrètement qu'il put, et chevaucha tant qu'il arriva en la Cité de Naples, où le roi, la reine, et leur belle fille Maguelonne faisaient leur demeure, et alla loger en une place, laquelle est encore appelée la place des princes. Quand il fut logé, il commença à s'inquiéter des coutumes du roi et des chevaliers du pays, et demanda à son hôte s'il n'y avait pas d'étrangers dans leur Cité: son hôte lui dit qu'il n'y en avait guères, qu'il y était venu un chevalier auquel le roi faisait un grand honneur pour sa grande valeur et prouesse; pour l'amour de lui, le roi avait commandé les joutes au dimanche suivant. Pierre lui demanda si les chevaliers étrangers n'étaient pas en joute: son hôte lui répondit qu'oui, mais qu'il fallait qu'il fussent bien à point au champ.

*Comme Pierre se mit au champ pour faire des armes, et se mit au plus humble lieu, comme celui qui était hors de son pays.*

**L**E dimanche suivant, Pierre qui avait un grand désir de voir la belle Maguelonne, se leva bien matin, ses chevaux furent richement équipés, et lui se servit de ce qu'il avait de plus précieux en habillement; il avait en sa devise deux clefs d'argent, lesquelles étaient merveilleusement riches, et

avaient été composées bien subtilement; et aussi tous les habillemens de lui et de ses chevaux étaient garnis et couverts de clefs. Quand il fut l'heure qu'on se montrait au champ et que le roi eut diné, il s'en fut sur son échafaud avec la reine, Maguelonne, et les autres demoiselles. Pierre avec son page et son valet, sans autre compagnie, vint se mettre au plus humble lieu, comme étant étranger et n'ayant aucune connaissance qui le présentât, et le mit en avant. Quand ce vint l'heure que le héraut cria que s'il y avait des chevaliers qui, pour l'amour des dames voulussent faire joutes, qu'ils se présentassent au champ; alors vint messire de Caprara, et se mit au champ; à l'encontre de lui vint un des chevaliers du roi, que messire Henri frappa si rudement, qu'il le renversa lui et son cheval, et rompit sa lance: celle du chevalier tomba entre les jambes du cheval de messire Henri, tellement qu'il tomba par terre, parquoi les amis du chevalier disaient que messire Henri était tombé de sa joute, dont il fut courroucé, et ne voulut plus jouter. Après cela le héraut cria de par le roi, que s'il y avait un autre chevalier, qu'il se présente au champ.

Quand Pierre ouit le commandement du roi, il se mit au champ à l'encontre de celui qui disait qu'il avait abattu messire Henri, et Pierre qui était courroucé du tort que le chevalier

faisait à messire Henri, comme un chevalier fort hardi en armes, frappa le chevalier d'un si rude coup, qu'il le mit à terre, et chacun admira sa force et son adresse.

Le roi dit que le chevalier étranger était de grande prouesse et vertu, et qu'il voulait savoir de quel pays il était. Il vint un héraut qui le lui demanda, à qui Pierre répondit: vous direz au roi qu'il ne lui plaise de savoir mon nom, car j'ai fait vœu de ne le dire à personne, mais dites-lui que je suis un pauvre chevalier de France, qui cherche le monde comme chevalier errant, pour acquérir honneur et prix. Quand le roi ouit sa réponse, il dit qu'il était courtois de ce qu'il ne voulait dire son nom, et que cela portait d'un noble courage; bref, Pierre fit tant qu'il abattit à terre tous les chevaliers du pays et étrangers. Il avait une si noble contenance et portait si bien sa lance, que le roi et toute la cour admira son courage; tous les chevaliers cherchèrent sa connaissance, et disaient qu'ils n'en avaient jamais vus pour avoir tant de valeur que lui. Maguelonne, parlant avec les autres dames, louait le chevalier et ses armes. Pierre parti ainsi du champ, accompagné de messire Henri, et des autres chevaliers, et dès cette heure, messire Henri eut un si grand amour pour lui, qu'ils étaient toujours ensemble.

*Comme plusieurs joutes furent faites de par le roi, à la requête de Maguelonne.*

**L**E roi fit faire plusieurs joutes, à la requête de Maguelonne, pour le plaisir de voir le chevalier des Clefs, et voyant que ce jeune chevalier était généreux et noble, disait à ses gens: ce chevalier doit être de grande extraction, car ses manières le font croire, et mérite d'avoir plus d'honneur que nous lui en faisons; épions-le pour savoir d'où il est.

*Comme le roi convia Pierre à dîner avec lui dans son Palais.*

**L**E roi convia Pierre à dîner avec lui dans son Palais, pour lui faire honneur, de ce que Pierre fut bien aise, car il n'avait pas encore vu la belle Maguelonne à son plaisir. Le roi et la reine étant à table pour montrer plus d'amour à Pierre, y firent asseoir leur fille Maguelonne. Le dîner fut très bien servi de viandes étrangères. Pierre regardait toujours la souveraine beauté de Maguelonne, qui était assise devant lui; et repassait ses yeux, de celle dont il était si ardemment enflammé; il disait en lui-même que personne au monde ne saurait être plus belle ni qui eût une meilleur contenance, et que bienheureux serait l'homme qui se ferait

entrer en sa bonne grace; mais il le réputait à lui impossible. Quand ils eurent dîné, on fit plusieurs beaux ébattemens parmi la salle, et le roi se mit à discourir avec les chevaliers. Alors Maguelonne appela doucement Pierre qui n'osait s'approcher d'elle, et lui dit: noble chevalier, mon père a grand plaisir de voir vos belles actions, ainsi que tous ceux ici céans, par les merveilleuses vertus qui sont en vous, parquoi venez souvent ébattre ici, car le roi et la reine y prennent grand plaisir, ainsi que moi et toutes les autres dames et demoiselles. Quand Pierre ouit ainsi parler Maguelonne, il lui dit: madame, il ne me suffit pas seulement de remercier le roi et la reine; mais aussi vous, qui me faites tant d'honneur, n'ayant pas seulement mérité d'être au nombre des serviteurs de votre maison; mais, je vous remercie comme je puis, et m'oblige d'être toujours votre serviteur et chevalier. Maguelonne lui dit: vaillant chevalier, je vous remercie, et vous retiens pour mon chevalier.

A ces paroles, la reine s'en fut en sa chambre, et fut cause que Maguelonne se sépara de Pierre, dont elle eut beaucoup de chagrin; toutefois elle lui dit: noble chevalier, je vous prie de venir souvent au château, car j'ai grand désir de parler avec vous des faits de votre pays, et me déplaît que je n'ai pas le loisir de vous en parler plus long-temps; ensuite elle prit congé de lui. Et ainsi s'en retourna la reine

et Maguelonne en sa chambre avec ses dames. Et le roi demeura avec les autres Seigneurs, et leur fit grande fête, spécialement à Pierre, à qui il demanda son nom, et d'où il était; mais il n'en put rien savoir, sinon qu'il était un pauvre chevalier de France, qui allait cherchant des bonnes aventures par le pays, pour acquérir honneur et prix, dont le roi le prit pour sage, et le loua fort de ce qu'il ne voulait dire son nom. Alors le roi partit pour aller reposer, et Pierre prit humblement congé de lui et de tous les seigneurs et chevaliers.

*Comme Pierre commença à songer à la grande beauté de Maguelonne, et elle à la grande valeur de Pierre.*

Quand Pierre fut en son logis, il occupa son esprit de la beauté et noblesse de Maguelonne, tellement qu'il ne prevait plus ni plaisir ni repos. Et quand Maguelonne fut en son lit, elle commença à songer à la valeur du chevalier, et eut envie de savoir de quel pays il était et sa condition, car il semblaient bien à ses manières être de grand lignage; et si par aventure il était de noble famille, qu'elle voudrait mieux l'aimer que tous les autres, puisqu'il était bien pour l'amour d'elle. Maguelonne considérait qu'elle ne pouvait rien faire sans le conseil d'aucune personne, elle dit ses pensées à sa nourrice, et un jour la tirant à part en sa cham-

bre, lui dit: ma chère nourrice, vous n'avez toujours aimé et donné signe d'amitié, c'est pourquoi je n'ai de confiance qu'en vous; je vous dirai ce que je pense, mais je vous prie de le tenir secret, et me donner le meilleur conseil que vous pourrez. Alors la nourrice lui dit: Maguelonne, ma chère fille, vous ne sauriez me donner chose que je ne fasse pour vous, dussé-je mourir; c'est pourquoi je vous engage de me dire votre pensée hardiment et de ne vous défier de rien. Alors Maguelonne lui dit; j'ai tant à cœur ce jeune chevalier qui gagna avant hier les joutes, et je l'aime tant que je n'en puis boire, manger ni dormir; si j'étais bien assurée qu'il fût de noble lignage, j'en ferais mon Seigneur et mon ami; et pour ce, je désire savoir son lignage et sa condition. Quand la nourrice eut entendu les propos et la volonté de Maguelonne, elle fut surprise, et lui dit: ma très-chère fille et dame, que me dites-vous-là? Vous savez que vous êtes d'une grande noblesse, et que le plus grand Seigneur du monde se croirait très-honoré de vous posséder, et vous mettez votre cœur en ce jeune chevalier qui est étranger, sans savoir d'où il est, et peut-être ne voudrait-il que vous déshonorer, puis il vous laisserait. Je vous supplie, ma chère dame, qu'il vous plaise d'ôter ce chevalier de votre mémoire, car si votre père le savait, vous en auriez du déplaisir; ainsi, ayez un peu de patience, car s'il plaît à Dieu,

il ne tardera pas que votre père ne vous marie hautement à votre grand honneur. Quand Maguelonne vit que sa nourrice ne voulait pas consentir à son désir, elle commença à se désoler, et dit: ah, ma chère nourrice, que vous avez peu d'amour pour moi! vous voulez que je meure et que je finisse mes jours misérablement faute de secours: hélas, la médecine est si près de moi! je ne vous envoie pas si loin; n'ayez ni peur de moi, ni de mon père ni de ma mère, ni de nul autre, et si vous m'aimez, faites ce que je vous dirai, sinon vous me verrez mourir en très-peu de temps. En disant ces paroles, elle tomba faible sur son lit. Etant revenue, elle dit: sachez; nourrice, qu'il est de grande noblesse, ses bonnes manières le montrent, il ne veut dire son nom à personne, mais je crois que si vous le lui demandiez de ma part, il vous le dirait. Alors, la nourrice voyant le grand mal qu'elle endurait par son amour; la consola en lui disant: Maguelonne, puisque tel est votre désir et volonté, je ferai mon possible pour lui parler.

---

*Comme la nourrice alla chercher Pierre pour pouvoir lui parler.*

**L**a nourrice fit tant qu'elle trouva Pierre chez lui. Quand ce brave chevalier la vit, il lui fit grand honneur et grande révérence, et ne pouvant s'imaginer pourquoi elle était ve-

nue chez lui. Elle dit aussitôt: Seigneur chevalier, je suis bien surprise que vous teniez si secrètement votre état, car je sais bien que le roi et la reine seraient fort joyeux de savoir de quel pays vous êtes, et sur-tout madame Maguelonne; et si vous m'en voulez déclarer aucune chose, je lui ferai savoir, car je sais bien qu'on vous en saura bon gré. Quand Pierre entendit ainsi parler de la dame, il lui dit: madame, je vous remercie de m'avoir parlé, et remercie aussi tous ceux dont vous me parlez, qui désirent savoir mon nom, particulièrement madame Maguelonne, à qui je me recommande, et ne lui déplaise que depuis que je suis sorti de mon pays et de ma terre, je ne l'ai dit à personne vivant; cependant, puisqu'elle est la créature du monde, à qui je veux plus de bien et obéir, dites-lui; puisqu'elle veut savoir mon nom, que ma parenté est noble: je vous prie qu'il vous plaise de prendre une petite bague pour l'amour de madame Maguelonne, car je n'oserai la lui présenter, et vous me feriez grand plaisir, (c'était un anneau fort riche,) la nourrice lui répondit: chevalier, pour l'amour de vous; je le présenterai à Maguelonne, et lui dirai ce que vous m'avez dit; ainsi se séparèrent l'un de l'autre. La nourrice disait en elle-même que ce que Maguelonne disait était vrai, que le chevalier devait être de grand lignage, car il était plein de tout honneur, prudence et sagesse. Cependant, Maguelonne l'at-

tendait avec impatience, pour apprendre son entretien avec le chevalier, ce qui la mit en joie, et elle lui remit l'anneau. Quand Maguelonne entendit la réponse et vit la beauté et la richesse de l'anneau, elle dit à sa nourrice: ne vous avais-je pas bien dit qu'il était de haute noblesse? mon cœur me le disait bien; pensez-vous qu'il soit si pauvre? sûrement, je vous dis que ma fortune est présentement celle-ci, et elle ne peut être autre; car je veux ce chevalier, je le désire et l'aime, et je n'en aurai jamais d'autre; tout mon cœur a été à lui depuis que je l'ai vu la première fois; il est venu ici pour moi, aussi est-il d'une noble parenté et noble lieu, et je suis assurée qu'il est le meilleur et le plus fort chevalier du monde: ne serais-je pas bien cruelle si je ne l'aimais pas? j'aimerais mieux mourir que de le mettre en oubli et le laisser pour une autre. C'est pourquoi ma chère nourrice, je vous supplie de lui faire savoir ma volonté, vous me donnerez en ceci, si vous m'aimez, le meilleur conseil que vous pourrez; et pour alléger un peu ma douleur, je vous supplie de me laisser l'anneau, car je prend grand plaisir à le voir et à le tenir. Quand la nourrice eut ainsi parlé Maguelonne, qui voulait découvrir son courage, elle fut dolente, et dit: ma noble dame et fille, je vous prie en grâce de ne plus mettre ces propos si avant dans votre cœur; car une dame d'un si

haut rang que vous manqueroit de sentimens, si elle s'abandonnoit sitôt à un étranger. Quand Maguelonne entendit sa nourrice, elle ne put y tenir, mais elle lui dit: ne le nommez plus étranger, car je n'ai personne au monde plus cher que lui, et jamais personne ne me fera dire le contraire; parquoy je vous supplie de ne jamais dire de semblables paroles, si vous voulez mon amour et ma grace. La nourrice entendant sa volonté, ne voulut plus la contredire, mais elle lui dit: ma chère dame, je ne le dis que pour votre honneur, car les choses qui sont faites et données par volonté, ne sont plus en l'honneur de ceux qui les font, ni prisées de celui qui entend bien que vous l'aimez, car il le mérite, mais que vous le fassiez aussi honorablement qu'il se doit faire; et n'en doutez pas, je vous donnerai conseil que j'ai espérance en Dieu qu'on y trouvera bon remède. Quand Maguelonne eut ainsi entendu parler sa nourrice, elle s'appaisa un peu, et lui dit: ma chère nourrice, je ferai tout ce que vous me conseillerez. Cette nuit Maguelonne dormit bien peu, elle songea qu'il lui sembloit qu'elle et Pierre étoient dans un jardin; qu'elle lui disoit: je vous prie sur l'amour que vous avez en moi, de me dire de quel pays est de quels gens vous êtes, car je vous estime sur tous les hommes du monde, c'est pourquoi je voudrais bien savoir qui est le chevalier qui a mon affection, et de quel lieu il est; il lui sembloit que Pierre répondoit: mada-

me, il n'est pas encore temps que je vous le disse, car vous le saurez en bref: puis Pierre lui donna un bel anneau, bien plus riche que n'étoit celui que sa nourrice lui avait apporté. Ainsi dormoit Maguelonne, en grand plaisir jusqu'à ce qu'il fut jour. Quand elle s'éveilla, elle le conta à sa nourrice, laquelle incontinent connut que sa fille avait mis tout son cœur et sa pensée en ce jeune gentilhomme.

*Comme Pierre trouva la nourrice de Maguelonne, et lui parla en particulier.*

Pierre fit tant qu'il trouva la nourrice et s'approcha d'elle: elle lui raconta comme Maguelonne avait pris grand plaisir en son anneau et le remerciait. Madame lui dit-il, je vous l'avais donné, mais ce don étoit de trop faible valeur pour une aussi haute dame; cependant, ce que j'aime mieux dans mes biens est à elle. Sachez que son incomparable beauté m'a si fort touché le cœur, que je ne puis le celer, et si elle n'a pitié de moi, je suis le plus malheureux chevalier du monde. Alors la nourrice dit à Pierre: de bon cœur je ferai de vous mon rapport à Maguelonne; au reste je ne sais de quelle manière vous l'entendez; car si c'est le fol et déshonnête amour, n'en parlez jamais. Alors Pierre répondit, puissé-je devant vous mourir de mauvaise mort, si j'ai aucune mauvaise pensée; mais j'ai une bonne et honnête inclination.

La nourrice lui dit: noble chevalier, je vous promets de lui faire savoir votre volonté; mais puisque vous voulez agir de noble cœur, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on sache votre lignage? Vous seriez par aventure de tel lieu, que de vous et d'elle on ferait mariage, car elle vous aime de bon amour. Vraiment, madame, dit Pierre, puisque vous dites des paroles qui me sont si agréables, s'il vous plaît tant faire pour moi, que je puisse parler à madame Maguelonne, je lui dirai mon lignage et mon pays; je crois qu'elle ne m'en prisera pas moins, mais je ne le dirai à d'autre qu'à elle seulement. Alors la nourrice lui dit: je lui dirai, et s'il lui plaît, je ferai tant que vous lui parlerez. Madame, dit Pierre, je vous remercie, et s'il vous plaît de prendre cet anneau, vous me ferez un sensible plaisir, car il me semble que l'autre n'est pas assez beau pour elle, et je vous prie de me recommander en ses bonnes grâces. La nourrice dit à Pierre: pour l'amour de vous et pour ce qu'il me semble que vous avez noble cœur, je lui présenterai, je ferai votre recommandation, et vous parlerez avec elle.

*Comme la nourrice retourna vers Maguelonne.*

Partant de-là, la nourrice s'en fut trouver Maguelonne qui était malade sur son lit; car elle ne pouvait avoir de repos: quand elle vit sa nourrice, elle se leva et dit: m'apportez-vous

d'heureuses nouvelles de ce que j'aime, car si vous ne me donnez espérance de lui parler, je mourrai. Alors la nourrice dit: ma chère, voici un conseil dont vous allez être joyeuse, et s'il vous plaît, vous connaîtrez que je vous aime. Alors Maguelonne l'embrassa, en disant: dites-moi de ses nouvelles; et la nourrice lui conta comme Pierre était venu lui déclarer son cœur, et comme il était amoureux d'elle, et lui dit: si votre amour pour lui vous cause de la peine, il n'est pas moins affligé que vous: et si l'amour qu'il a pour vous est bon et honnête, jamais chevalier en sa jeunesse ne parla si bien que lui; il est de haut lieu, et désire beaucoup de vous parler en secret, pour vous confier son fait et son lignage; il fera tout ce que vous voudrez, et se recommande en vous, en vous priant de lui assigner un jour où il puisse se déclarer à vous; il vous supplie en outre d'accepter cet anneau, et de le garder pour l'amour de lui. Quand Maguelonne eut oui les douces paroles de sa nourrice, et eut vu cet anneau, plus beau que le premier, elle en devint rouge de joie, et dit à sa nourrice: c'est l'anneau que je songeais l'autre nuit, car je ne songe rien qui ne m'arrive, et je crois que Pierre sera mon mari, parce que sans lui je ne puis avoir ni plaisir ni joie. Je vous prie de voir comment nous pourrons lui parler, et pour ce, montrez-moi une manière que je puisse le voir avec plaisir, car j'ai espérance par votre moyen de venir à

la fin de mon désir, et je vous promets que vous n'y perdrez rien. La nourrice lui promit qu'elle ferait toute diligence, et ainsi Maguelonne demeura tous le jour et la nuit avec plus grand plaisir qu'elle n'avait eu ci-devant.

*Comme la nourrice eut grande peine à trouver Pierre où elle l'avait trouvé autrefois.*

Quand ce vint le lendemain, la nourrice eut grande peine à trouver Pierre, qui était au lieu où il lui avait autrefois parlé, lequel eut grand plaisir quand il la vit; car il pensait qu'il aurait quelque bonne nouvelle de Maguelonne, sa douce amie; il se leva à son approche et la salua courtoisement; elle lui répondit: Dieu vous donne ce que votre cœur désire. Ensuite il lui demanda ce que faisait Maguelonne, et s'il était en grâce; la nourrice lui répondit: noble chevalier, croyez qu'au monde il n'y a chevalier qui portât armes, qui fût plus heureux que vous, car par promesse vous avez gagné la plus belle fille du monde, avec sa grâce et son amour, elle vous remercie de votre anneau et le portera pour l'amour de vous, et elle désire bien de vous voir et de vous parler: je suis contente que vous vous entreteniez avec elle à votre plaisir, toutefois vous me promettez, comme noble chevalier, qu'en vous n'avez qu'honneur, comme il appartient à un aussi haut état que celui dont

vous dites être extrait. Alors Pierre lui dit: madame, je vous jure que mon intention est pure et honnête, et je ne désire que de solemniser le mariage, ou Dieu ne me donne ni bien ni honneur.

Alors la dame lui dit: noble chevalier, vous avez fait tel serment qu'on vous en doit croire, et je dirai cette volonté à Maguelonne: je prie Dieu qu'il vous fasse parvenir à votre honorable propos: pour ce, venez demain à l'heure de dormir, après dîner, par la petite porte du jardin de Maguelonne, en sa chambre, laquelle sera vide de tous gens sinon d'elle et de moi, et je vous ferai place, afin que vous puissiez parler à votre aise. Maguelonne fut joyeuse de la conclusion que sa nourrice avait faite avec Pierre et l'en remercia.

*Comme Pierre vint trouver Maguelonne par le jardin.*

Le lendemain à l'heure assignée, que Pierre n'avait pas oublié, il trouva la porte comme la nourrice lui avait dit, et entra en la chambre de Maguelonne de grande affection de cœur où il la trouva seule avec sa nourrice. Quand Maguelonne le vit elle changea de couleur, et devint plus belle qu'elle ne l'était avant et voulait se lever pour l'aller embrasser, car son amour le contraignait; mais la raison qui gouverne tout noble cœur lui remontra son honneur et la di-

gnité où elle était, dont elle restraignit son courage et sa sentenance nonobstant que ses beaux yeux ne pouvaient céler l'amour qu'elle avait pour Pierre; lequel ne changea pas moins de couleur, quand il vit l'incomparable beauté de Maguelonne, et ne savait de quelle manière commencer la conversation: toutefois il mit un genou en terre comme honteux, et dit: très-excellente dame Dieu vous donne honneur, joie et plaisir. Maguelonne se leva incontinent, le prit par la main et lui dit: soyez le bien venu, puis le fit asseoir auprès d'elle. Alors la nourrice les laissa et s'en fut dans une autre chambre. Maguelonne dit à Pierre: noble chevalier, je suis fort joyeuse que vous êtes ici venu, car j'ai grand désir de vous parler, et quoique je sache qu'une jeune fille ne doit parler à un homme, la haute noblesse que j'ai vu en vous m'a donné la hardiesse de le faire; sachez que dès le premier jour que je vous vis, mon cœur vous souhaita du bien, car vous avez autant de vertu qu'un homme puisse avoir; je vous prie de me dire votre intention, condition et lignage, car je vous veux plus de bien qu'à homme du monde; pour ce j'ai grand désir de savoir d'où vous êtes, de quels gens, et pourquoi vous venez en ce pays. Alors Pierre se leva et dit: madame, je vous remercie très-humblement de votre douceur, et d'avoir votre grâce sans nul bien ni vertu en moi, et comme il est raisonnable que vous sachiez mon lignage et pourquoi

je suis venu en ce pays, je vous prie de ne le révéler à personne, car telle a été ma délibération en quittant mon pays, sachez donc, madame, que je suis le seul fils du comte de Provence et neveu du roi de France, et que je suis parti de mon pays seulement pour votre amour parce que j'ai ouï dire que vous étiez la plus belle princesse du monde, comme il est vrai, et encore plus qu'on ne pourrait se l'imaginer. Je suis venu en ce pays en petite compagnie, pour voir si je pourrais parvenir à avoir votre bonne grâce, et jamais mon cœur n'en aimera d'autre que vous jusqu'à la mort. Alors Maguelonne lui dit: mon noble seigneur, je suis bienheureuse d'avoir trouvé un si noble chevalier que vous, puisqu'il est vrai que vous êtes parti de votre pays pour mon amour, et que vous avez le nom de chevalier dessus tous les autres: je suis bienheureuse que vous avez pris tant de peine pour moi, parquoï je déclare que je vous fais maître de mon cœur, vous priant de le vouloir garder en secret et honnêteté jusqu'à notre mariage; soyez sûr que pour ma part je souffrirais plutôt la mort que de consentir à un autre mariage, et elle prit une chaîne d'or avec un petit vermeil qu'elle portait à son col, et le mit à celui de son ami Pierre, disant: par cette chaîne je vous mets en possession de mon cœur, vous promettant loyalement, comme fille de roi, que jamais nul que vous ne m'aura: Pierre mit un genou en terre et dit:

madame, je ne suis pas tenu de vous remercier; mais je suis content de ce que vous me dites, et je vous promets que j'accomplirai loyalement votre commandement, s'il vous plaît prendre de votre loyai époux cet anneau pour l'amour de lui; ( c'était le tiers que lui avait donné sa mère, lequel était plus riche que les autres. ) Maguelonne le prit volontier et appela sa nourrice. Quand ils eurent assez parlé, ils cherchèrent un moyen pour se revoir, et Pierre s'en retourna à son logis plus heureux qu'il ne pensait et Maguelonne demeura avec sa nourrice dans sa chambre, sans faire semblant de son fait à personne, sinon à sa nourrice à qui elle dit: que vous semble de mon cher ami Pierre? je vous prie de me dire la vérité. Madame, dit la nourrice, il est fort aimable, je vous assure; mon cœur le sentait et j'en suis contente, il est bon chevalier, si tout ce que vous dites est vrai: mais je vous prie d'une chose, c'est que quand vous serez avec les autres dames, et que Pierre s'y trouvera, ne faites aucun semblant de lui, car le roi et la reine en seraient instruits et il pourrait s'en suivre de grands dangers. Le premier est que vous auriez vergogne, vous perdriez l'amour de votre père, et vous seriez cause de la mort de ce noble chevalier, qui vous aime mieux que lui-même; puis moi qui en serais la plus punie, parquoï je vous prie que vous ayez à vous contenir. Chère nourrice, dit Maguelonne,

en ceci je veux me gouverner par votre conseil, car je sais que vous me conseillez mon honneur je vous prie de m'avertir si vous m'entendez dire quelque chose de deshonnête, car je veux vous obéir comme à ma chère nourrice et mère, mais je vous prie que quand nous ne serons que vous et moi, que j'aie congé d'abandonner ma langue à parler de mon ami Pierre, afin que je puisse passer mon temps le mieux qu'il me sera possible, jusqu'à ce que nous voyions la fin de cette aventure; je vous prie aussi de faire votre possible que je puisse le voir et lui parler souvent, car je n'ai autre joie en ce monde; s'il arrivait qu'il eût pour moi quelque dommage, sachez que de ma propre main je m'ôterais la vie. Quand Pierre fut de retour chez lui, il commença à réfléchir à l'aventure qui venait de lui arriver, et il alla plus souvent à la cour que de coutume, il se gouvernait sagement avec le roi, tellement que chascun l'aimait. Quand il voyait qu'il ne pouvait sans danger soulager son cœur, il admirait Maguelonne, ou quand il avait mandement de lui parler, il y allait, et il passait ainsi son temps.

---

*Comme messire Ferrier de la Couronne partit de Normandie, pour venir à Naples faire plusieurs joutes pour l'amour de la belle Maguelonne.*

**I**L y avait en ce temps au pays de Normandie un noble chevalier riche et puissant, qui par

sa valeur était fort prisé et aimé, il se nommait messire Ferrier de la Couronne. Ce chevalier aimait la noble dame Maguelonne. mais il n'en était pas aimé. Un jour qu'il se fiait en sa force, il proposa de faire joute en la Cité de Naples, pour montrer sa valeur. Le roi et Maguelonne lui octroya; et fit crier par le royaume de Naples, que tous chevaliers, qui pour l'amour des dames, voudraient jouter, fussent à jour nommé en la cité de Naples. Quand le jour fut venu, tous les chevaliers furent appareillés au champ qu'on nommait Chraloine, où était un théâtre, sur lequel était le roi et tous les autres seigneurs de la cour, et sur un autre théâtre était la reine, sa fille et les autres dames. C'était un grand plaisir de voir les dames; entr'autres Maguelonne semblait une vive étoile du ciel, qui s'élève au déclin du jour, car sa beauté surpassait toutes les autres. Les chevaliers étant appareillés, le roi commanda qu'ils fissent leur montre. Le premier fut Ferrier de la Couronne, pour lequel on avait fait la joute : le second fut Antoine de Savoie, et tous les autres après à leur tour. Maguelonne avait toujours l'œil sur son ami Pierre qui demeura des derniers. Quand les montres furent faites, le roi fit crier par son héraut, que les joutes fussent bonnes et gracieuses, sans s'injurier l'un l'autre, et que chacun fit du mieux qu'il pourrait. Ferrier de la Couronne dit tout haut : je veux en ce jour montrer ma force et ma prouesse pour l'amour de la belle

Maguelonne, puis il se mit le premier au champ. Henri d'Angleterre, qui était beau chevalier, vint à sa rencontre : alors ils se frappèrent tellement que tous deux rompirent leurs lances ; toutefois, si Henri n'eût été secouru, il fut tombé à terre. Après lui vint Lancelot de Valois, qui abatit Ferrier de la première venue.

Contre lui se mit le noble chevalier Pierre de Provence, à qui l'impatience ne permettait plus d'attendre. On le nommait le chevalier des clefs, car on ne connaissait autrement ni son nom ni sa famille. Ils se frappèrent d'une telle sorte tous deux, qu'il fut dit par le roi et tous les autres chevaliers, qu'ils étaient tous deux de grande puissance, qu'ils changeassent de chevaux et retournassent à la joute s'ils le souhaitaient, afin qu'on vit qui aurait l'honneur. Ils montèrent incontinent à cheval; il ne faut pas demander si alors Maguelonne souhaitait de tout son cœur que son cher ami eût l'honneur en cette journée. Quand ils furent retournés, ils se frappèrent de telle manière, que Pierre rompit le bras à Lancelot, et le mit à bas avec tant de violence, que le roi et tous ses barons pensaient qu'il était mort. Après vint messire Jacques de Provence, oncle de Pierre, mais voyant son oncle, frère de son père, s'apprêter afin de venir contre lui, il dit au héraut: dites à ce chevalier qu'il ne vienne pas, car il m'a fait autrefois plaisir en fait d'armes,

c'est un chevalier à qui suis attaché depuis longtemps, et ne voudrais lui faire de déplaisir; je prie donc, que la joute entre lui et moi cesse, et suis content de confesser devant les dames, qu'il est meilleur et plus vaillant que moi. Quand le chevalier l'entendit, il fut courroucé; car il était brave, et avait fait Pierre bon chevalier en armes de sa main; c'était pour ces raisons que Pierre lui portait honneur. Chevaliers, dit messire Jacques, tel qu'il soit, si je lui ai fait plaisir, je l'oublie dès cette heure; et s'il ne fait son devoir contre moi je le réputerai chevalier de petite vertu. Quand Pierre entendit la réponse de son oncle, il vint en signe de chevalier contre lui. Mais afin qu'on ne s'aperçût de rien, il se mit à la joute, et quand il vinrent à s'approcher Pierre portait sa lance de travers et ne voulut point toucher son oncle, qui le frappa à la poitrine, rompit sa lance et tomba sur les arçons de la selle de son cheval, sans que Pierre bougeât non plus que si une plume l'eût frappé. Le roi et les chevaliers virent bien qu'il le faisait par curiosité et ne savaient pourquoi; cependant Maguelonne ne l'ignorait point. Le second coup qu'ils joutèrent, Pierre fit la même chose qu'il avait fait au premier, et son oncle le frappa tellement qu'il tomba en bas sans que Pierre se bougeât; ce qui fit l'étonnement de tout le monde. Quand messire Jacques eut vu et considéré que le cheval de Pierre était de si grande force qu'il ne l'avait pu faire bouger, et que d'ailleurs

son adversaire ne l'avait voulu frapper, il en fut étonné et ne voulut plus retourner à la joute car il n'aurait jamais pensé que ce chevalier fut son neveu. Après lui vint Edouard, mais du premier coup Pierre le jeta en bas avec son cheval, de façon que tout le monde disait que Pierre de Provence devait être de grande noblesse, car il était hardi et courtois en tous faits. Après Pierre de Montferrat se mit au champ et rompit sa lance sur pierre, qui le frappa, et lui emporta son grand bras à l'épaule gauche, et le jeta aussi en bas ainsi que tous les chevaliers qui restaient, et l'honneur du champ lui resta.

Alors il leva son heaume et s'envint devant le roi, qui du conseil de tous ses barons, fit crier par son héraut que le chevaliers des clefs avait le prix et l'honneur du champ, et avait mieux fait pour l'honneur des dames que tous les autres, et de quoi la reine avec Maguelonne et les autres dames et demoiselles l'en remercièrent beaucoup; alors tous les chevaliers allèrent se désarmer, mais le roi voulut que chacun vinrent dîner à la cour. Quand Pierre fut venu, il fit révérence au roi, et le roi courut au-devant de lui et l'embrassa, en lui disant: mon cher ami, je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait aujourd'hui, je puis bien dire qu'il n'y a aucun prince au monde qu'il ait vu un meilleur chevalier et qui fut plus cour-

tois que vous; vous n'avez pas besoin de vous vanter, car vos œuvres le témoignent, ainsi que tous les chevaliers qui sont en cette compagnie. Je prie le ciel qu'il vous donne ce que votre cœur desire en accroissement de bien et honneur car vous en êtes digne.

Le roi et tous les seigneurs honorèrent Pierre en ce jour, car celui qui se pouvait tenir confrère avec lui était fort joyeux; ils ne pouvaient se lasser de le regarder, tant il était beau et bien fait: pourquoi ils disaient tous que bienheureuse était la mère qui avait portée un si noble fruit. Le roi envoya quérir les meilleurs chirurgiens qu'il y eut pour panser Lancelot qui fut grièvement blessé, lesquels mirent tant de diligence qu'il fut guéri en peu de temps. Le roi tint la cour ouverte pendant quinze jours pour l'honneur des princes qui y étaient venus, et parlaient tous de la valeur et prouesse de Pierre. Quand Maguelonne entendit ce qu'on disait de son ami Pierre, elle fut joyeuse.

---

*Comme les princes s'en retournèrent courroucés de ce qu'ils ne savaient qui était le chevalier qui avait si vaillamment combattu aux joutes.*

Quand les joutes furent faites, tous les princes, barons et chevaliers retournèrent en leurs terres, bien courroucés, car ils ne savaient qui était le chevalier qui s'était si vaillamment comporté, et avait eu l'honneur sur tant d'autres, et s'émerveillaient que nul ne l'avait pu connaître. Quand ils furent chacun en leur pays, ils le louaient grandement, et ne savaient que dire, sinon le

chevalier des clefs. Après que ce bruit fut passé, Pierre s'en fut au logis de Maguelonne, car ils ne pouvaient demeurer long-temps l'un sans l'autre: Maguelonne loua fort son ami Pierre des grands exploits qu'il avait fait en chevalerie, Pierre lui disait que sa présence seule lui avait fait faire ces grands coups, et qu'elle était la cause qu'il avait acquis tant d'honneur. Quand ils eurent assez parlé ensemble, il lui dit: ma douce amie vous savez qu'il y a long-temps que je n'ai vu mon père et ma mère, et comme vous êtes la cause de ce retard, je vous prie d'être contente de mon retour et de me donner congé, car je suis sûr qu'ils ont un grand chagrin de me voir si long-temps absent. Pierre disait tout ceci pour voir la contenance de Maguelonne. Quand elle eut entendu parler Pierre, sa couleur changea, puis elle lui dit en soupirant: mon très-chère ami, ce que vous me dites est bien raisonnable, mais la chose est dure pour moi, et il me paraît que vous voulez vous départir de votre douce amie, qui sans vous ne peut avoir ni bien ni repos en ce monde; je vous assure qu'en peu de temps vous aurez des nouvelles de ma mort: ne me cachez pas votre départ, car quand vous serez parti, je me mettrai en chemin pour vous suivre, ou s'il se peut allons nous ensemble.

---

*Comme Maguelonne parlait piteusement à son ami Pierre.*

Lors Pierre, entendant parler Maguelonne, lui dit: **A**ma chère amie, ne vous chagrinez plus, car j'ai résolu de ne pas partir de ce pays que je n'ai vu la fin de notre aventure, j'aimerais mieux mourir que de vous laisser. Si vous voulez venir avec moi en toute honnêteté, je vous emmènerai et garderai les promesses que je vous ai faites. Maguelonne fut joyeuse d'entendre la bonne volonté de son ami Pierre, et lui dit: monseigneur et ami, puisque telle est votre volonté, je vous prie que nous

partions le plutôt et le plus scérement qu'il nous sera possible, car j'ai grande douleur que vous soyez ennuyé d'attendre si long-temps: et j'aimerais mieux mourir que de jamais me marier à un autre que vous, car j'ai si bien mis mon cœur en vous, que jamais je ne vous laisserai, parce que vous m'avez promis de me garder en toute honnêteté jusqu'à notre mariage; de rechef il lui jura, et ils mētreprirent leur départ que le lendemain après le premier sommeil de la nuit. Ils convinrent de se procurer de bons chevaux, et que Pierre se trouverait à l'heure indiquée à la porte du jardin de Maguelonne, où elle l'attendrait, et ils se séparèrent. Maguelonne ne dit rien à sa nourrice de la résolution qu'elle venait de prendre avec Pierre, car elle voulait la tenir secrète.

*Comme Pierre emmena la belle Maguelonne.*

Quand ce vint le premier sommeil de la nuit, Pierre fut à la porte du jardin avec trois chevaux, dont un était chargé de pain, vin et viande pour deux jours, afin de ne pas être obligé d'aller aux hôtelleries, et trouva Maguelonne seule qui avait pris or et argent en quantité, et était montée sur une haquenée d'Angleterre qui allait assez bien.

Pierre monta sur son cheval et marchèrent toute la nuit sans descendre jusqu'au jour. Le jour étant venu, il se mirent dans un bois fort épais vers la mer, afin de n'être vu de personne.

Quand ils furent bien avant dans le bois, Pierre et Maguelonne débridèrent leur chevaux pour les laisser paître, puis ils allèrent s'asseoir à l'ombre, et commencèrent à parler de leurs aventures, et quand ils eurent finis Maguelonne s'endormit sur le giron de son ami Pie e.

*Comme la nourrice vint à la chambre de Maguelonne, croyant la trouver selon sa coutume, pour la servir.*

Voyant qu'il était grand jour la nourrice vint en la chambre de Maguelonne, et attendit long-temps croyant qu'elle dormait; mais voyant que d'heure se passait, et croyant qu'elle était malade, elle alla au lit, mais le trouvant fait et aucun signe n'annonçait que quelqu'un y eut dormi. Elle se douta que Maguelonne et Pierre étaient partis ensemble. Puis alla au logis de Pierre pour savoir s'il y était, et ne le trouvant point, elle ne douta plus de leur évasion. Elle s'en alla de suite à la chambre de la reine; et lui dit qu'elle n'avait pas trouvé Maguelonne dans sa chambre et ne savait où elle était. Quand la reine entendit la nourrice, elle se fut courroucée, et en fit porter la nouvelle au roi, à qui on dit que c'était le chevalier des clefs qui l'avait emmenée, puisqu'il ne s'y trouvait point.

Le roi commanda aussi-tôt que tous les chevaliers s'armassent et allassent chercher le chevalier des clefs, car il voulait en faire une telle justice qu'on en parlerait par tout le monde. Quand les chevaliers entendirent le commandement du roi, ils furent tous s'armer et allèrent chercher, les uns d'un côté, et les autres de l'autre. Le roi et la reine demeurèrent fort désolés et la cour troublée, spécialement la reine qui pensait à se désespérer. Puis le roi envoya quérir la nourrice, et lui dit: nourrice, il ne peut pas être que tu ne saches le fait mieux que personne. La nourrice étant à genoux, lui dit. Sire, si votre majesté peut trouver en quelque façon que ce soit, que je sois consentante du fait, je suis contente de mourir de la plus rude mort qu'il vous plaira, car dès le moment que je l'ai su, je l'ai dit à la reine. Le roi fut s'enfermer dans sa chambre, et ne but ni ne mangea de tout le jour. C'était une grande pitié de voir la douleur de la reine et des autres dames et demoiselles de la Cité de



Naples, les chevaliers furent chercher où ils pourraient avoir des nouvelles d'eux, mais ils n'en purent ouïr aucune chose; les uns retournèrent au bout de huit jours, et les autres de quinze, sans rien trouver.

*Comme Maguelonne dormit sur le giron de son ami Pierre, et comme il prit plaisir à regarder sa grande beauté, dont à la fin il eut grande douleur.*

Maguelonne dormant ainsi sur le giron de Pierre, il se délectait de tout son cœur à admirer la merveilleuse beauté de la dame, mais le plaisir ne dura guère, car pour lors il souffrit la plus grande douleur que jamais on puisse endurer. Maguelonne n'en fut pas quitte, car elle eut assez à souffrir. Quand pierre regardait ainsi Maguelonne, il trouva un sandal rouge qui était plié, et il voulut savoir ce qui était dedans; il commença à le déployer et trouva les trois anneaux que sa mère lui avait donnés. Quand pierre les eut vus, il les replia et les remit auprès de lui sur une pierre, et retourna ses yeux pour regarder Maguelonne, mais comme il n'y a nul plaisir sans peine en ce monde, ni félicité parfaite, un oiseau de proie prit le sandal dans lequel était ces anneaux et s'enfuit.

*Comme Pierre commença à suivre l'oiseau et lui jeter des pierres, tant qu'il eut lâché le sandal.*

Quand pierre vit cela il en fut fâché, c'est pourquoi il mit son manteau sous la tête de Maguelonne, se leva doucement sans qu'elle en sentit rien, et commença à suivre cet oiseau en lui jetant des pierres: il y avait une petite roche entourée d'eau ou nul n'y pouvait passer sans bateau, cet oiseau alla se poser sur la roche; alors pierre lui jeta un caillou qui lui fit lâcher prise, et laissa tomber le sandal dans la mer. Pierre ne pouvait aller le

chercher, car il ne savait aucunement nager, quoiqu'il n'y avait pas grande espace; il commença à chercher de ça et de-là pour trouver le moyen d'aller jusques à la roche pour ravoïr le sandal. Mais pierre, plut au ciel que vous n'eussiez oté les anneaux du sandal de-là où vous les prîtes! Vous n'eussiez plus souci d'eux, car il vous seroït cher vendus, et plus encore à Maguelonne; vous demeurerez long-temps à retourner, et Magulonne vous cherchera. Pierre ayant cherché long-temps sur le bord de la mer, il trouva une petite barque que des pêcheurs avaient laissée à cause qu'elle ne valait plus rien; pierre se mit dedans et en fut fort joyeux; mais que lui dura peu cette joie! Il prit des bâtons qu'il avait ceuillis et alla vers la roche, mais il s'éleva un grand vent qui transporta la barque outre sa volonté. La peine et le travail qu'il faisait sur mer ne lui servait de rien, car elle était haute et profonde. Quand il vit qu'elle s'éloignait de la terre sans qu'il y eut aucun remède, considérant qu'il était en si grand péril de mort, et qu'il delaisait la belle Maguelonne qu'il aimait mieux que lui-même, toute seule au bois qui dormait, et pensait qu'elle mourrait privée de tout secours, sa pensée fut de se jeter dans la mer, car son noble cœur ne pouvait plus souffrir le deuil qu'il avait; toutefois il prit les armes de confiance, commença à dire en soi-même: pourquoi veux-je me tuer, moi qui suis surpris de la mort qui accourt pour me prendre? Il ne faut pas que je la cherche. O Dieu! disait-il, veuillez me pardonner mes fautes, car j'ai beaucoup péché contre vous, tellement que j'ai envie de souffrir cette mort, et cent fois plus encore si je savais que ma bonne amie ne souffrit aucune douleur, mais cela ne peut être; hélas? douce Maguelonne, noble fille du roi, combien souffrira votre aimable personne de vous voir ainsi abandonnée en ce bois! hélas! ne suis-je pas bien déloyal de vous avoir jetée hors de l'hôtel de votre père ou vous étiez tenue si richement? Madame, je suis mort, car je ne saurais jamais échapper à ce peril: ô

douce Maguelonne ! disait-il, jamais nous ne nous reverrons, notre amour a bien peu duré ; plût au ciel que je fusse mort il y a deux jours, vous seriez maintenant chez votre père. Ainsi se lamentait et pleurait le noble Pierre, plaignant le péril de Maguelonne plus que sa propre mort ; il était au milieu de la barque et attendait qu'elle la mer l'engloutit, car la barque était sans gouvernail, et il y avait tant d'eau dedans qu'il était mouillé ; il demeura en ce péril depuis le matin jusqu'à midi puis il vit un navire de corsaires Maures, lesquels virent ce chevalier qui allait tout seul en cette barque, allèrent le prendre et le mirent dans leur nef ; mais Pierre à demi-mort de douleur ne se reconnaissait plus et ne savait où il était. Quand le patron le vit si beau et si richement vêtu, il en fut joyeux, et dit qu'il en ferait présent au sultan : alors il firent voile pour Alexandrie, et sitôt qu'ils y furent le patron le présenta. Quand le sultan le vit, il remercia le patron d'un si beau présent. Pierre portait tous les jours au col la chaîne que Maguelonne lui avait donnée, ce qui faisait croire au sultan qu'il était descendu de noblesse. Il lui fit demander par un truchement s'il savait servir à la chambre, il lui dit qu'oui : le sultan lui fit donc faire à sa manière, et Pierre faisait mieux à son plaisir que tous ceux qui le servaient ce qui lui donna la volonté d'aimer ce jeune chevalier, et il l'aimait autant que son propre fils. Pierre n'y fut pas un an entier que par son noble et subtile esprit il sut parfaitement parler Grec et maure : il était doux et aimable à ceux qui l'aimaient autant que s'il eut été leur propre enfant ou leur frère, et était gentil en toutes subtilités, de sorte qu'il n'y avait pas son pareil à la cour.

*Comme*

*Comme Maguelonne se réveilla, et fut fort surprise quand elle ne trouva personne auprès d'elle.*

**E**T quand Maguelonne eut dormi à son plaisir ; elle pensa être auprès de son ami Pierre, puis se leva sur son séant. et dit : mon doux ami, j'ai bien dormi, et crois que je vous ai fort ennuyé ; ce qu'ayant dit, regarda autour d'elle et ne vit personne. Aussi-tôt elle se mit à courir par le bois en pleurant ; gémissant et criant de toute sa force, mon doux ami Pierre ; mais inutilement. Ainsi demeura Maguelonne, accablée de tristesse, et ne pouvant ni boire ni manger durant tout le jour. Quand ce vint la nuit elle trouva un gros arbre sur lequel elle monta avec grande peine ; elle y demeura toute la nuit sans dormir, de peur que les bêtes féroces ne la dévorassent ; mais elle pensait à ce que pouvait être devenu son ami Pierre, ce qu'elle pourrait faire, et ou elle irait : car elle se détermina très-fort à ne jamais retourner en l'hôtel de son père, et à chercher par-tout son ami Pierre.

*Comme Maguelonne vint à Rome, et comme elle fit ses dévotions devant l'Autel de Saint Pierre.*

**Q**Uand le jour fut venu, Maguelonne descendit de l'arbre, et s'en fut à Rome. Dès qu'elle y fut arrivée, elle s'en fut à l'Eglise de St. Pierre, étant devant le maître-autel, elle se mit à genoux, en pleurant et gémissant, et commença ainsi son oraison : très-douce Vierge et Mère, qui êtes consolatrice des affligés, consolez cette pauvre fille : je retourne à vous de bon cœur : faites que je ne sois plus perdue par le monde. Et vous St. Pierre, apôtre, gardez et défendez de mal mon cher ami, qui pour l'amour de votre signe de votre nom,

D

vous a toujours eu en honneur et dévotion, et s'il vit encore, mettez-le en chemin pour qu'il revienne à moi, et moi à lui; afin que nous puissions en paix achever le reste de notre vie par loyal mariage, et que nous n'allions ainsi perdu par le monde. Quand son oraison fut achevée elle se leva voulant aller au logis, et vit entrer dans l'église son oncle, frère de sa mère, accompagné de gens qui la cherchaient, dont elle fut étonnée, et eut grand peur; mais ils n'en tinrent compte, car nul ne la put reconnaître avec son habillement. Elle s'en fut à l'hôpital comme pèlerine, ou elle demeura quinze jours. Chaque jour elle fut à l'église de St. pierre, faire son oraison. Elle prit enfin la résolution d'aller au pays de provence, espérant qu'elle y aurait plutôt des nouvelles de celui qu'elle aimait. Elle se mit donc en chemin, et marcha tant qu'elle arriva en la Cité de Gênes. Puis elle s'informa du chemin qui était le plus court, on lui dit qu'elle voyagerait par mer avec plus de sûreté. Elle alla donc au port, où elle trouva une barque prête à faire voile pour Aigue-mortes: elle fit marché avec le patron, et s'embarqua. Ils voguèrent si heureusement, qu'en peu de temps ils arrivèrent à Aigue-mortes. Un jour, Maguelonne passant par la ville, sous l'habit d'une pauvre pèlerine, une bonne dame l'appela et la logea dans son hôtel pour l'amour de Dieu. Elle burent et mangèrent ce jour-là ensemble, et la dame interrogea Maguelonne sur son pèlerinage; elle lui répondit qu'elle venait de gagner le pèlerinage de Rome. Ensuite elle l'interrogea à son tour des conditions du pays, et demanda si les étrangers y pouvaient passer: la dame l'ayant attentivement écoutée, lui dit: Sachez que nous avons un homme noble naïf de provence, qui tient ce pays en grande sûreté, et qu'ainsi jamais personne ne s'est plein d'aucun malheur, car il fait observer la justice de son pays; lui et la comtesse sa femme sont si gracieux que c'est merveille: mais ils sont fort inquiets de la destinée du noble chevalier pierre, leur fils qui les quitta et partit, il y a près de deux

ans, pour voir le monde, chercher chevalerie et faire des traits d'héroïsme; mais depuis ce temps, ils n'en ont point eu de nouvelles, et ne savent s'il est mort ou vivant, ou s'il lui est arrivé quelque accident funeste. Alors elle commença à dire du bien de ce jeune chevalier, et à vanter sa noblesse et ses grandes vertus. Quand Maguelonne ouit ce que la dame disait des grands biens du comte et de Pierre son fils, elle reconnut qu'il ne l'avait pas quitté volontairement, mais que quelque mal-aventure les avait séparés, ce qui la fit pleurer amèrement. La dame crut que les larmes ne provenaient que de la grande sensibilité et du bon cœur de Maguelonne, elle l'en aimait davantage et lui donna encore à coucher cette nuit.

---

*Comme Maguelonne fit bâtir un hôpital au port Sarrasin, dans lequel elle servit les pauvres, en attendant des nouvelles de son ami Pierre.*

**M**aguelonne donna pendant la nuit son cœur à Pierre, disant que puisqu'il n'était pas là, elle allait se mettre en quelque devôt lieu, pour servir Dieu le Créateur, et mieux garder sa virginité en attendant qu'elle eût quelque bonne nouvelle de son ami Pierre. Elle s'informa s'il y avait une retraite religieuse où elle pût servir Dieu: la dame lui répondit qu'il existait, dans les environs, un fort appelé Sarrasin, où arrivaient tous les vaisseaux marchands qui fort souvent contenaient un grand nombre de pauvres gens malades. Maguelonne y fut, et de l'argent qu'elle possédait, fit bâtir un hôpital et y fit mettre trois lits: elle fit aussi bâtir près de-là une petite église qu'elle nomma St. Pierre, en mémoire de son ami Pierre. Quand l'église ainsi que l'hôpital furent achevés, Maguelonne se mit en grande dévotion à servir les pauvres qui étaient malades, et menait une vie si austère, que tous les gens des environs la tenaient pour sainte, la nommaient la sainte pe-

lerine, et lui portaient des grandes offrandes. Ce bruit s'é-  
tait tant répandu, que la comtesse et son mari y allèrent  
en grande dévotion. Un jour ils vinrent visiter cette église  
et l'hôpital, et après avoir remarqué les démarches de  
l'hospitalière, ils la jugèrent pour être un saint personnage.  
Elle vint leur tirer sa révérence, leur fit grand honneur et  
se recommanda à eux. Le comte et la comtesse admirèrent la  
contenance de la belle Maguelonne, son esprit son élo-  
quence. Toute-fois la comtesse trouva l'occasion de s'en-  
tretienir avec elle, ils parlèrent de différentes choses, puis  
la comtesse fit tomber la conversation sur la douleur qu'elle  
ressentait de la perte de son fils, elles pleurèrent toutes  
deux; mais Maguelonne avait autant besoin de consolation  
que la comtesse. Cependant elle fit son possible pour la con-  
soler, et la comtesse se trouva apaisée par ses paroles con-  
solantes; elle la pria même de la venir voir souvent pour lui  
parler; car elle avait prit grand plaisir à ses discours. De  
plus elle lui recommanda de ne la point épargner, d'en-  
voyer chercher à son hôtel toutes choses dont elle aurait  
besoin pour l'utilité de son hôpital, et de prier Dieu afin  
qu'il lui plaise d'envoyer des nouvelles de Pierre son fils.  
L'hospitalière le lui promit de bon cœur. Le comte et la  
comtesse s'en furent à leur hôtel, et Maguelonne resta à son  
hôpital avec les pauvres malades, faisant pénitence.

*Comme les pêcheurs de cette contrée prirent un poisson  
appelé brochet marin, et pour sa beauté en firent pré-  
sent au comte.*

Il arriva que les pêcheurs de cette contrée pêchant en  
la mer, prirent un brochet marin, sa grande beauté les  
enhardit à en faire présent au comte. Un de ses serviteurs  
l'appareillant, lui trouva dans le ventre un sandal rouge.

Quand les domestiques virent ce sandal, une des cham-  
brières le porta à la comtesse, et lui dit : madame, nous  
venons de trouver cela dans le ventre du poisson : la com-  
tesse déploya le sandal, et y trouva les trois anneaux qu'elle

le avait donnés à son fils quand il était parti. Les ayant  
regardés, elle les reconnut, et commença à pleurer, disant :  
hélas ! Seigneur, je suis donc sûre que mon fils est mort,  
et je ne dois plus avoir l'espoir de le revoir jamais. O  
Dieu ? qu'avait fait cet innocent, et pourquoi les poissons  
ont-ils mangé sa chair ? Le comte vint à rentrer, et en-  
tendant les clameurs de la comtesse, lui en demanda la  
raison : hélas ! monsieur, une créature irrésonnable et ina-  
nimée nous apporte des nouvelles de notre fils Pierre. Puis  
elle commença à lui conter comment on avait trouvé au  
ventre du brochet marin, un sandal où étaient les trois an-  
neaux qu'elle lui avait donnés, aussi-tôt que le comte les  
eût vus et reconnus, il s'enferma dans sa chambre et pleura  
abondamment : mais comme il était homme ferme et ver-  
tueux, il fit trêve à sa douleur, vint consoler la comtesse,  
et lui dit : sachez, madame, que ce fils n'était pas à nous,  
il était à Dieu, qui par sa grace nous l'avait prêté pour  
nous donner quelque plaisir, mais il lui a plu d'en faire  
à sa volonté comme de sa propre chose. C'est pourquoi ni  
moi ni vous n'en devons point être fâchés; et pour ce, je  
vous prie de cesser votre douleur. Il commanda qu'on ôte  
de suite toutes les tapisseries du palais pour les faire rem-  
placer par des draps noirs, et tous les sujets prirent le deuil.  
peu de temps après, la comtesse eut volonté d'aller voir  
l'église de St. Pierre de Maguelonne et la sainte hospita-  
lière, pour lui conter son infortune. Après avoir fait son  
oraison à St. Pierre, elle accosta l'hospitalière, et la prit par  
la main; puis ils entrèrent toutes deux en soupirant dans  
son oratoire. La comtesse lui conta tout son fait et lui, dit  
qu'elle était hors d'espérance de jamais revoir son fils.  
Quand Maguelonne entendit ces paroles, elle commença  
à pleurer avec la comtesse, et lui dit : madame, je vous  
prie, si vous avez les anneaux, de me les montrer. La com-  
tesse les tira, et Maguelonne les reconnut fort bien. Quo-  
iqu'elle en fut elle-même intérieurement inconsolable, elle  
s'efforça cependant à marquer beaucoup de tranquillité et

consoler la comtesse, lui disant : madame, ne vous déconfortez pas ; on doit toujours espérer des choses incertaines, car quoique ces trois anneaux soient bien ceux que vous donnâtes à votre fils il peut les avoir perdus ou donnés à quelque personne. C'est pourquoi, madame, je vous exhorte à calmer votre douleur, à penser à votre santé et à celle de monseigneur le comte, car vous augmentez de beaucoup sa douleur toutes les fois qu'il vous voit affligée ; mais retournez plutôt de bon cœur à dieu, et remerciez-le de toutes choses. Maguelonne reconfortait la comtesse du mieux qu'elle pouvait : cependant sa douleur n'était point moins grande que la sienne, et avait elle-même grand besoin de consolation. La comtesse fit de grands dons à l'hospitaller, pour qu'elle priât Dieu pour son fils, afin d'en avoir des nouvelles plus sûre et moins affligeantes.

*Pierre est long-temps en la cité du Sultan, et par son grand esprit gouverne tous le pays.*

Pierre demeura en la cour du Sultan de Babylone, toujours croissant en grace, comme s'il eût été son enfant : car il n'avait ni bien joie, s'il n'avait pas Pierre auprès de lui. Cependant Pierre, avait toujours Maguelonne en son cœur, mais il ne savait ce qu'elle était devenue ; c'est ce qui le décida à demander congé pour aller voir son père et sa mère. Un jour que le sultan faisait grande fête, qu'il était joyeux, et faisait grace à plusieurs personnes, Pierre se mit à genoux devant lui, et lui dit : Sire, j'ai été long-temps en votre cour, et par votre grace m'avez accordé de grands dons que je vous ai quelquefois demandés pour d'autres mais je n'ai jamais rien demandé pour moi votre serviteur ; pour ce, je veux vous supplier d'une chose, s'il vous plaît me l'accorder. Quand le sultan vit Pierre si humblement à ses pieds, il lui dit : cher ami, si jamais je ne t'ai rien refusé pour autrui, pourquoi penses-tu que je te refuse quelque chose pour toi ; car tout t'est accordé. Pierre fut content de la promesse que lui fit le sultan, et lui dit : Sei-

gneur, je vous demande qu'il vous plaise me donner congé d'aller voir mon père et ma mère, mes parens et amis, car depuis que je suis venu en votre cour, je n'ai pu leur donner de mes nouvelles. Quand le sultan ouit la demande de Pierre, il en fut mécontent, et lui dit : cher ami, demeure ici ; car tu ne peux aller en aucun lieu ou tu sois mieux qu'avec moi ; tu ne trouveras ni parens ni amis, qui te donnent des biens aussi considérables que ceux que tu attends de moi : puisque je te ferai le plus grand de ma terre après moi, et si j'eusse su ta demande, je ne te l'aurais pas accordée. Va donc, puisque je te l'ai permis, je te donne congé ; mais promets moi que quand tu auras vu tes parens et tes amis, tu reviendras me rejoindre. Si tu le fais, tu seras un homme sage. Pierre promit que quand il aurait vu son père et sa mère, ses parens et amis, il retournerait vers lui. Alors le sultan fit faire un mandement pour Pierre que partout où il passerait dans le territoire des maures, on lui fit autant d'honneur qu'à lui-même, et qu'on le pourvût de tout ce qu'il aurait besoin. Ensuite il lui fit donner une grosse somme d'or et d'argent, et plusieurs superbes joyaux. Pierre prit congé de lui en grand honneur et révérence. Quand il partit, chacun pleurait de regret qu'il en avait. Le sultan le fit conduire jusqu'en Alexandrie : quand il y fut, il montra sa lettre à l'Amiral, qui était lieutenant pour le sultan ; alors il lui fit grand honneur, et le mena en un fort beau château qui était fourni de grande richesses et provisions : là il se pourvut de tout ce qu'il avait eu du sultan. Quand ils furent mis bien à point, Pierre rencontra par hasard une nef de Provence prête à partir ; il dit au patron de la nef que si c'était son desir, il ferait volontiers le voyage de Provence, et que s'il voulait mener quatorze barils de sel pour donner à un hôpital, il serait bien payé. Quand le patron eut entendu la proposition de Pierre il répondit qu'il était content de le mener, mais que pour les quatorze barils de sel, ce n'était pas la peine, car quand il serait en Provence il en trouverait à meilleur marché. Alors Pierre dit au patron : ne vous inquiétez : je vous satisferai de tout

ce qui sera de raison , car je le veux emporter de ce lieu en un autre, où bon me semblera. Quand le patron ouï la volonté de Pierre, il en fut content, et Pierre lui paya sa peine. Le patron lui dit d'apporter son sel; ensuite de quoi il fit lever les voiles et arrivèrent en une isle nommée Sagona, où ils prirent de l'eau douce, et Pierre étant lassé d'être en mer descendit à terre. Il s'achemina ensuite dans cette isle, et y trouva un grand tas de fleurs; pour prendre son plaisir, il fut s'asseoir au milieu, et en trouva une qui était plus belle que toutes les autres, il l'a prit en resouvenance de sa chère Maguelonne, puis commença à dire: ainsi que cette fleur, mon amie surpassait en beauté les autres dames, puis se mit à pleurer en pensant à ce qu'elle était devenue. Etant en cette pensée il s'endormit; tandis qu'il dormait, il s'éleva un bon vent, et le patron fit crier que chacun revienne pour se mettre en mer, et voyant que Pierre n'y était pas, il envoya ses gens pour le chercher, mais ils ne purent le trouver; quand le patron vit cela, il fit lever les voiles, et Pierre demeura endormi; le voyage fut heureux, et ils arrivèrent au port Sarasin, où ils se déchargèrent. Quand ils eurent trouvés les quatorze barrils, les mariniers dirent au patron: que faire des barrils du gentilhomme qui est demeuré en l'isle de Sagona? Le patron dit qu'il fallait les donner à l'hôpital de St. Pierre, parce qu'il lui avait dit que c'était pour un hôpital, et qu'on ne pouvait les mettre mieux en sûreté. Le patron raconta le fait à Maguelonne, qui en était l'hospitalière, et comme celui à qui il appartenait était perdu, il l'engagea à prier Dieu pour lui. Hélas! dit Maguelonne, en considérant tout ceci, le pauvre homme, Dieu ait pitié de son ame! Puis elle défit les tonneaux, et y trouva un grand trésor.

*Comme Pierre demeure endormit en l'isle de Sagona.*

**P**ierre demeura long-temps endormi, et quand il s'éveilla il s'invint vers la mer, au lieu où il avait laissé la nef, mais il ne la trouva plus il pensa que l'obscurité de

la nuit lui en ôta la vue, et commença à appeler, mais personne ne lui répondit. Alors il en eut une si grande douleur qu'il tomba à terre comme mort et perdit connaissance Heureusement, Dieu permit qu'il arrivât des pêcheurs qui le mirent dans leur barque; ils le conduisirent jusqu'à la ville de Trapani, et le mirent dans un hôpital: quand il y eut demeuré quelque temps et qu'il eut bu et mangé, il commença à se remettre et marcher par la Ville, afin d'être plutôt guéri; mais la grande douleur qu'il avait au cœur le détournait, et demeura dix-neuf mois, encore n'était-il pas guéri. Un jour qu'il vint vers la mer, il vit un vaisseau dont les mariniers parlaient la langue de Provence, il leur demanda quand ils retourneraient au pays, ils répondirent dans deux jours. Pierre parla au patron, le priant que pour l'amour de Dieu, son plaisir fut de le mener au pays de Provence, il lui répondit que pour l'amour de Dieu, il le ferait très-volontiers, mais qu'il irait à Aigue-mortes, en l'isle du Port Sarasin, dont Pierre fut content.

Le patron le mit dans la nef. Un jour les mariniers parlaient de l'Eglise de St. Pierre de Maguelonne; Pierre étonné demanda qu'elle église c'était et où elle était située, ils dirent que c'était une bien dévote Eglise, nouvellement édifiée au port Sarasin, où il y avait un hôpital où Dieu faisait de beaux miracles, vous y trouverez bon remède à votre maladie. Quand Pierre entendit parler de cette sorte, il voua à Dieu qu'il résterait un mois sans se faire connaître à ses parens jusqu'à ce qu'il fut guéri et eut des nouvelles de sa noble Maguelonne, quoiqu'il la croyait plutôt morte qu'en vie. Enfin, ils arrivèrent au port Sarasin, où Pierre descendit, et alla droit à l'Eglise remercier Dieu de ce qu'il l'avait fait arriver à bon port. Quand il eut fait son oraison il se mit en pauvre malade à l'hôpital Maguelonne visitant les malades, vit celui qui était venu de nouveau, le fit venir incontinent, lui lava les pieds et les mains et les baisa, comme elle faisait à tous les malades, puis le fit souper et mit des draps blancs dans son lit, ensuite elle le mena coucher et lui dit de demander tout ce qu'il aurait besoin pour

recouvrer sa santé, car on ne lui refuserait rien.

Pierre se reposait ainsi en cet hôpital et les bons services que lui rendait l'hospitalière ne contribuèrent pas peu à sa guérison. Il s'étonnait de voir les grandes peines que prenait cette dame à le servir ainsi que tous les autres, et disait en lui-même que ce devait être une sainte personne. Un jour Pierre pensant à sa douce Maguelonne, commença à soupîrer et à pleurer. Maguelonne l'ayant entendu, l'interrogea et lui demanda ce qui causait sa douleur. Pierre la remercia et lui conta ainsi son fait : madame, j'étais fils d'un riche homme, et ayant entendu parler d'une Dame qui était en un pays étranger, je laissai mon père et ma mère pour y aller; la fortune me donna tant de faveur, que j'eus l'amour de cette dame, l'épousai secrètement, puis nous partîmes de l'hôtel de son père. Enfin il lui conta toutes les aventures qui lui étaient arrivées jusqu'à ce jour. Il ne faut point demander si Maguelonne reconnut Pierre; et elle s'était doutée que ce fut lui par ses manières, elle en fut assurée par ses paroles. Cependant elle ne fit point éclater sa joie, car elle ne voulait point encore se faire connaître. Elle lui dit seulement, mon ami, ne vous déconfortez pas ayez plutôt recours au ciel, car si vous l'invoquez, il vous fera recouvrer votre épouse : croyez certainement que puisqu'il a bien voulu vous préserver d'aussi grands dangers que ceux que vous avez courus, il l'aura de même gardé dans ses tribulations. Priez-le donc avec ardeur, pour moi je ferai oraison pour le même sujet. Alors Pierre la remercia, et Maguelonne alla à son église : se mit à genoux devant l'hôtel de St. Pierre, pleura de joie et remercia Dieu dévotement de la grâce qu'il lui avait faite de retrouver son ami Pierre. Ayant fini son oraison, elle s'en fut aussitôt faire faire des habits royaux, fit accommoder sa chambre le mieux qu'elle put; puis quand tout fut préparé, elle alla trouver Pierre, et lui dit : mon ami, venez avec moi, je vous ai apprêté certain bain de pied qui vous reconfortera, et j'ai bonne espérance qu'avec le secours de Dieu, vous recouvrirez votre santé, pourvu que vous ayez patience. Pierre étant arrivé dans la

chambre de Maguelonne, elle le fit asseoir, puis entra dans une autre chambre, se vêti de ses habits royaux, et se mit un voile comme elle avait coutume de porter, avec lequel on ne lui voyait que les yeux, un peu le nez, et ses beaux cheveux qui pendaient jusqu'à terre. Elle vint donc dans la chambre où était son ami Pierre, et lui dit à peu près en ces termes : gentil chevalier, Pierre mon ami, réjouissez-vous; voici votre chère femme Maguelonne, pour qui vous avez eu tant de tribulations, sachez que je n'ai pas tant souffert pour vous. Je suis cette même Maguelonne que vous laissâtes endormie dans le bois, et que vous tirâtes de la maison de son père le roi de Naples.

Je vous ai mis une chaîne d'or au col, en possession de mon amour, puis vous m'avez donné trois beaux et riches anneaux. Enfin, mon ami et Seigneur, regardez si je suis ce que vous demandez; alors elle se dévoila, et ses beaux habits tombèrent jusqu'à terre. Quand Pierre put voir librement le visage de la belle Maguelonne, il la reconnut pour celle qu'il avait si long-temps désirée. Ils commencèrent à s'embrasser, et de joie pleurèrent tous deux, ils ne pouvaient dire mot; tant ils étaient joyeux, et ce ne fut qu'après un long intervalle, qu'ils purent se raconter leurs infortunes.

*Le bruit court que Pierre était revenu, ce qui occasionne une réjouissance de quinze jours.*

LE bruit fut par-tout que Pierre était revenu, et qu'il était en l'église de St. Pierre. C'était une chose admirable d'y voir venir les gens tant à pied qu'à cheval; les nobles firent joutes, et les gens du commun plusieurs ébattemens. Quand le comte et la comtesse ouïrent raconter les dangers dont Dieu les avait sauvés, le comte prit son fils, et la comtesse Maguelonne, puis ils allèrent devant l'autel de St. Pierre, remercièrent Dieu. Ensuite le comte dit à Pierre : mon fils, puisque cette noble dame à tant fait pour vous, je veux que vous l'épousiez. Pierre lui dit : mon

cher père, quand je la tirai de la maison de son père, mon dessein était de l'épouser, je suis donc prêt à vous obéir. Alors s'approcha un évêque, et la comtesse lui donna un bel anneau. Pierre épousa Maguelonne, et ce fut une grande joie par-tout le pays. Ils disaient tous qu'ils n'avaient jamais vu une si grande beauté que celle de Maguelonne. Aussi ne fit-on, pendant vingt-deux jours, que vaguer à quelque nouvelle fête; car chacun faisait de son mieux pour acquérir les bonnes grâces de leurs jeunes Seigneur et dame.

---

*Le comte et la comtesse vécutent encore douze ans, après que la fête fut passée.*

**L**E comte et la comtesse vécutent encore l'espace de douze ans, en paix et en santé, après que ce mariage fut célébré. Pierre les fit enterrer honorablement en l'église de Saint Pierre. Pierre et maguelonne vécutent et reguèrent vingt ans. Ils eurent un fils qui fut hardi et vaillant, et qui depuis, comme raconte son histoire, fut roi de Naples et comte de Provence. Pierre et Maguelonne instituèrent un hôpital et une église servis en l'honneur de la très sainte Trinité, de saint Pierre et de saint Paul, ce qui rendra leur mémoire heureuse à jamais.

F I N.

---

*On trouve chez le même Libraire, un assortiment complet de Bibliothèque bleue, d'Almanachs et d'Images de sa Fabrique et autres.*

---

*Fu et permis d'Imprimer et de vendre à Beauvais, le 17 Octobre, 1817. Le Commissaire de Pelice,*  
DUBOSC.





